

Honoré de Balzac

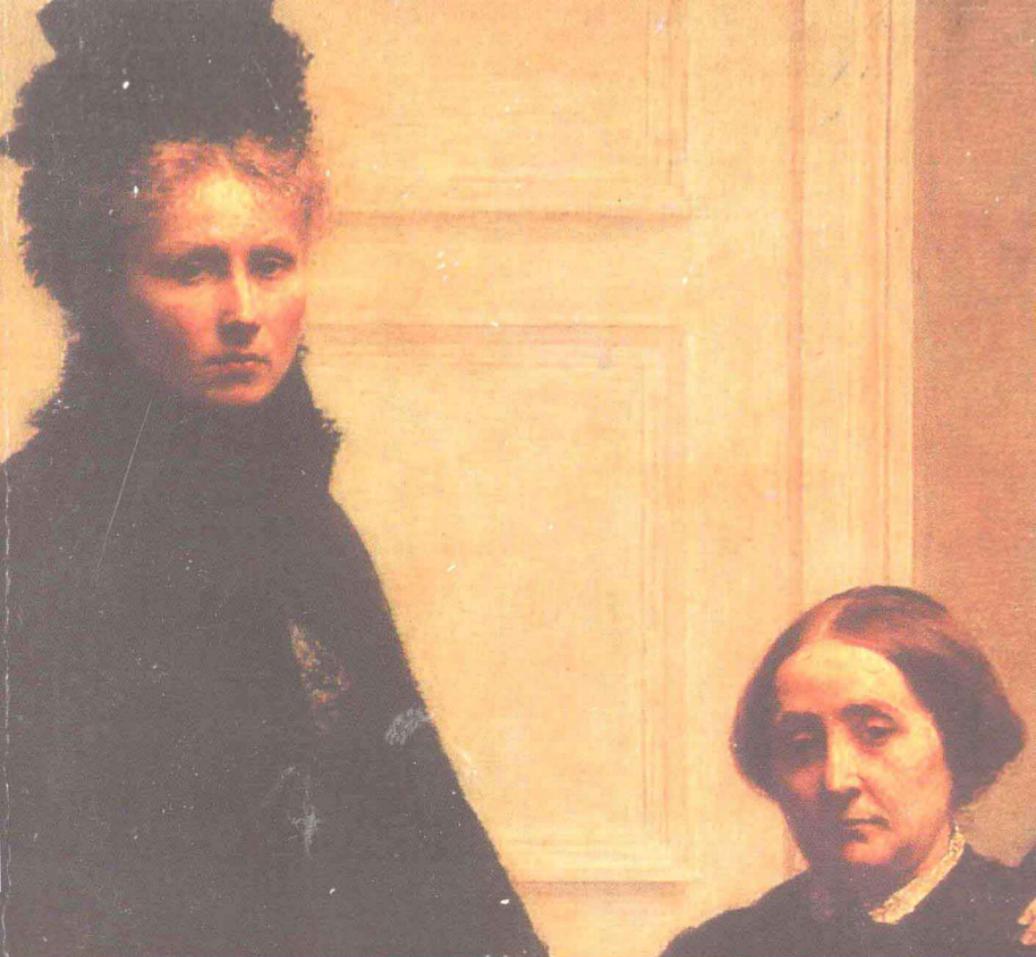
# La Cousine Bette



Classiques  
universels

## Tables des matières

Préface .....	7
À Don Michele Angelo Cajetani, Prince de Téano .....	11
La Cousine Bette .....	13
Repères .....	339



Honoré de Balzac

# La Cousine Bette



Classiques  
universels

Dans *La Cousine Bette*, ce sont, avant tout, les conflits sociaux et familiaux, les rapports d'argent. Mais Balzac avoue lui-même le fond personnel qu'il donne à son intrigue : « Je vais me mettre à *La Cousine Bette*, roman terrible, car le caractère principal sera composé de ma mère, de Mme Valmore et de ta tante Rosalie. Ce sera l'histoire de bien des familles. »

Dans ce panorama de la crise bourgeoise et de la décadence des mœurs, la plupart des personnages poussent à l'extrême la psychologie analytique que défend Balzac : la moindre attitude, le moindre propos laissent échapper un détail qui, en apparence, les rend honorables, et de ce détail, les intentions réelles de l'individu transparaissent.

« Balzac n'a rien écrit de plus atroce ni de plus beau. »  
(André Maurois)

Préface de Bruno Vincent

Texte intégral

ISBN 2-84595-024-1



9 782845 950245

## *La Cousine Bette*



Honoré de Balzac

*La Cousine Bette*

Préface de  
Bruno Vincent



Classiques  
universels



## Préface

Au printemps de l'année 1846, Honoré de Balzac se relève de différents soucis de santé. Son labeur incessant l'épuise et certaines difficultés financières le contraignent : « Les événements les plus affreux, incroyables, ont fondu sur moi, me voilà sans aucun argent, poursuivi par des gens qui me rendaient service. J'ai à peine le temps de suffire au plus pressé, il va falloir travailler 18 heures par jour. » Paris est alors victime d'une canicule absolument exceptionnelle. Le romancier cherche l'inspiration dans des conditions effroyables : « Je travaille par 60 degrés de chaleur... J'ai 15 degrés de plus dans mon cabinet qu'au soleil, car la blanchisseuse fait du feu sous moi au charbon de terre comme dans une locomotive, et au-dessus de ma tête, il y a du zinc. Je suis dans une étuve. »

Assez soudainement, pourtant, Balzac a l'idée de deux brèves nouvelles regroupées sous un même intitulé : « Le moment exige que je fasse deux ou trois œuvres capitales qui renversent les faux dieux de cette littérature bâtarde, et qui prouveront que je suis plus jeune, plus frais et plus grand que jamais. *Le Vieux Musicien* (titre initial du *Cousin Pons*) est le parent pauvre, accablé d'injures, plein de cœur. La Cousine Bette est la parente pauvre, accablée d'injures, vivant dans l'intérêt de trois ou quatre familles, et prenant vengeance de toutes ses douleurs. » L'écriture progresse plus difficilement dans *Le Cousin Pons*, mais environ un mois plus tard, Balzac confie à Evelina Hanska, sa future épouse : « Voici deux nuits que je passe sur *Les Parents pauvres*, je crois que ce sera vraiment un grand chef-d'œuvre, extraordinaire parmi mes œuvres les plus belles. Tu verras. »

Louis-Désiré Véron, alors directeur du *Constitutionnel*, s'empresse d'acheter les deux histoires de Balzac. Il est alors prévu que la publication du *Cousin Pons* précède celle de *La Cousine Bette*. Mais, phénomène singulier de la création littéraire, l'ébauche de la première nouvelle donne une dimension imprévue à la seconde. Ainsi, dès le 19 juillet, Balzac intervertit la livraison de ses manuscrits, à la plus grande stupéfaction du bureau de presse et de son

commanditaire : « Mon cher Balzac, je ne comprends rien à ce que l'on me raconte, après mille corrections et la composition de plusieurs feuilles, vous avez tout remporté et vous donnez par petites portions un nouveau manuscrit. Tout le travail fait est perdu. Tout est maintenant à faire... En vérité, je comptais plus sur vos promesses. Expliquez-moi donc toute cette histoire. » L'affaire tourne ainsi : l'impression du *Cousin Pons*, poursuivie entre le 8 et le 16 juillet 1846, est interrompue provisoirement : en réalité, Balzac ne reprendra sa rédaction en main qu'au mois de janvier de l'année suivante ! Aux alentours du 21 août 1846, sous l'emprise d'une inspiration furieuse, Balzac a achevé les trente-six premiers feuillets de *La Cousine Bette*, soit près de cent cinquante pages, et projette d'en rédiger une autre cinquantaine en « 20 jours de travail obstiné », soit encore un supplément de deux cents pages. Le 28 septembre, la moitié du roman est d'ores et déjà mise en forme et corrigée. Le 7 octobre, Balzac est débordé par sa propre imagination : « Je me suis levé cette nuit à une heure et demi, je travaille à corps perdu ! J'aurai fini samedi le manuscrit, et j'aurai, j'espère, achevé les épreuves mercredi... La veine est ouverte ; la copie coule à torrents. » Nadine Satiat, éminente spécialiste de l'auteur, rapporte à propos de cet état de transe que « dans son excitation, il faillit cette nuit-là brûler vif, le feu ayant pris à sa chemise tandis qu'il éteignait ses bougies. » Le 8 octobre, enfin, *Le Constitutionnel* fait paraître la première partie de *La Cousine Bette*. Le même jour, Balzac quitte secrètement Paris pour Wiesbaden puis pour Mayence, où il retrouve celle qu'il aime. De retour dans la capitale à l'aube du 17 octobre, le succès phénoménal de son roman lui est appris par surprise. Balzac exulte : « Il y a une immense réaction en ma faveur, j'ai vaincu ! Tous, par une acclamation générale, me mettent à la tête. Ceux qui luttaient ne luttent plus... C'est une grande année pour moi. » Mais il faut achever l'œuvre. Le 22 octobre, malgré un vilain rhume, Balzac redouble d'efforts : « Je travaille à épouvanter, car, aujourd'hui, je n'ai plus que 56 feuillets à écrire pour finir *La Cousine Bette*. » Les jours suivants, il passe près de vingt heures quotidiennes à sa tâche : « Hier, j'ai travaillé 19 heures, et aujourd'hui, il en faut travailler 20 ou 22. C'est la copie qui me mène, il en faut 16 ou 20 feuillets par jour, et je les fais et je les corrige. *Le Constitutionnel* a épuisé mon avance, et il faut lui en faire, je n'ai pas quitté ma table... J'ai la fièvre de la composition. » Les éloges ne cessent de se multiplier dans l'intervalle : « L'immense succès de *La Cousine* a causé des réchauffements chez les journaux, ils voudraient tous de moi, surtout par l'absence des autres. Je veux avoir coup sur coup, succès sur succès et faire comme si je n'avais rien écrit et comme si je débute. » Le 25 octobre, *La Presse* publie l'*Avant-propos* de *La Comédie humaine*, et Delphine de Girardin en justifie l'intérêt : « Nous

donnons à nos lecteurs la préface de M. de Balzac, parce que lui seul peut faire comprendre la grandeur de son entreprise et la haute pensée philosophique qui a présidé à son œuvre. On verra par cette préface que chacun de ces admirables romans, dont le moindre aurait suffi à la réputation d'un auteur, n'était qu'un chapitre d'une vaste histoire, qu'un tableau détaché d'un musée superbe. » Le 4 novembre, *Le Constitutionnel* livre l'avant-dernière partie du roman. Le 14 novembre, Balzac estime que la fin pathétique de son histoire nécessite encore trente-sept feuillets, soit 150 pages : « Ça grandit et s'allonge tous les jours, je ne veux pas manquer ce beau sujet-là ; il lui faut tous ses développements. » À grand renfort de café, et bien qu'absolument épuisé, l'entreprise du romancier s'approche de son terme : « Je ne puis pas m'occuper de ma santé, je ne prends aucun soin de ma toilette ; je suis une machine à copie. » Le 23 novembre, il ne lui manque plus que quinze feuillets, et le 27 novembre, plus que sept. Dans l'après-midi du 3 décembre, bien que frappé deux jours auparavant par une congestion cérébrale, Balzac boucle la publication de son feuilleton.

Dans *La Cousine Bette*, ce sont, avant tout, les thèmes fondamentaux des *Scènes de la vie parisienne* (avril 1834 - novembre 1848) qui resurgissent : les rapports sociaux et familiaux, les rapports de pouvoir et d'argent. L'idée originale du roman vient, une fois de plus, de la sœur préférée de Balzac, Laure Surville. Toutefois, comme l'académicien André Maurois l'explique avec netteté, quand « Laure contait platement une histoire simple, limpide, pleine d'intentions honnêtes et de bons sentiments, Balzac élaborait une intrigue compliquée, scabreuse et cruelle. » Par ailleurs, Balzac avoue lui-même le fond éminemment personnel qu'il donne à son intrigue : « Je vais me mettre à *La Cousine Bette*, roman terrible, car le caractère principal sera composé de ma mère, de Mme Valmore et de ta tante Rosalie. Ce sera l'histoire de bien des familles. » Dans ce panorama de la crise bourgeoise et de la décadence des mœurs, la plupart des personnages poussent à l'extrême la psychologie analytique que défend Balzac : la moindre attitude, le moindre propos laissent échapper un détail quelconque au pouvoir de dissimulation qui, en apparence, les rend honorables, et de ce détail, les intentions réelles de l'individu transparaissent. André Maurois, de nouveau, cerne avec justesse l'ampleur du drame : « Le thème central du livre rappelle *Goriot*, *Grandet* et *La Recherche de l'Absolu* : destruction d'une famille et de son patrimoine par une passion (ici l'érotisme d'un vieillard). La famille Hulot oppose une longue et belle résistance, puis la passion, en rébellion contre la nature, déferle comme un flot monstrueux et submerge tout... Balzac n'a rien écrit de plus atroce ni de plus beau. »

Il faut aussi connaître une héroïne telle que Lisbeth Fischer, dont la laideur et l'ambition cynique ont précisément pour alliées la société corrompue et la vulgarité des désirs humains. En fine observatrice des conventions sociales, qui fondent la respectabilité et la morale des petits-bourgeois, sa conscience maléfique sait y mêler ce qu'il convient de compromission et de déloyauté pour s'enrichir au détriment des siens et espérer son élévation au rang des sommités nobiliaires. Incitant chacun à la débauche, encourageant l'un à la dépense et l'autre à la spéculation, trompant tout son monde dans l'espoir d'assouvir enfin sa vengeance, le destin lui réserve une surprenante déconvenue. Le dévergondage et la ruine du baron Hulot d'Ervy, son cousin, tout le mal qui en découle et qu'elle s'évertue à répercuter sur sa femme et ses enfants, se trouvent soudain contrariés par l'intervention redoutable d'un tiers. L'épilogue, dans lequel la police secrète de Louis-Philippe intervient mystérieusement et de concert avec les agissements souterrains d'un empoisonneur brésilien, fait preuve d'une imagination fabuleuse et d'un souffle véritablement épique.

Une sorte d'hallucination ou de vertige se saisit de celui qui s'intéresse à cette histoire, et cette impression troublante ne le quitte plus jusqu'au dénouement final.

Le style de Balzac, quant à lui, tient ici son génie tout entier dépeint dans la formule d'André Vanoncini : « Le texte balzacien est comme hanté jusque dans ses moindres recoins par l'obsession de devoir colmater les fissures qui s'ouvrent à mesure qu'il s'écrit. »

## À Don Michele Angelo Cajetani, Prince de Téano

Ce n'est ni au prince romain, ni à l'héritier de l'illustre maison de Cajetani qui a fourni des papes à la Chrétienté, c'est au savant commentateur de Dante que je dédie ce petit fragment d'une longue histoire.

Vous m'avez fait apercevoir la merveilleuse charpente d'idées sur laquelle le plus grand poète italien a construit son poème, le seul que les modernes puissent opposer à celui d'Homère. Jusqu'à ce que je vous eusse entendu, *La Divine Comédie* me semblait une immense énigme, dont le mot n'avait été trouvé par personne, et moins par les commentateurs que par qui que ce soit. Comprendre ainsi Dante, c'est être grand comme lui ; mais toutes les grandeurs vous sont familières.

Un savant français se ferait une réputation, gagnerait une chaire et beaucoup de croix, à publier, en un volume dogmatique, l'improvisation par laquelle vous avez charmé l'une de ces soirées où l'on se repose d'avoir vu Rome. Vous ne savez peut-être pas que la plupart de nos professeurs vivent sur l'Allemagne, sur l'Angleterre, sur l'Orient ou sur le Nord, comme des insectes sur un arbre ; et, comme l'insecte, ils en deviennent partie intégrante, empruntant leur valeur de celle du sujet. Or, l'Italie n'a pas encore été exploitée à chaire ouverte. On ne me tiendra jamais compte de ma discrétion littéraire. J'aurais pu, vous dépouillant, devenir un homme docte de la force de trois Schlegel ; tandis que je vais rester simple docteur en médecine sociale, le vétérinaire des maux incurables, ne fût-ce que pour offrir un témoignage de reconnaissance à mon cicerone, et joindre votre illustre nom à ceux des Porcia, des San Severino, des Pareto, des di Negro, des Belgiojoso, qui représenteront dans *La Comédie Humaine* cette alliance intime et continue de l'Italie et de la France que déjà le Bandello, cet évêque auteur de contes très-drolatiques, consacrait de la même manière, au seizième siècle, dans ce magnifique recueil de nouvelles d'où sont issues plusieurs pièces de Shakespeare, quelquefois même des rôles entiers, et textuellement.

Les deux esquisses que je vous dédie constituent les deux éternelles faces d'un même fait. Homo duplex, a dit notre grand Buffon, pourquoi ne pas ajouter : *Res duplex*? Tout est double, même la vertu. Aussi Molière présente-t-il toujours les deux côtés de tout problème humain ; à son imitation, Diderot écrivit un jour ; *Ceci n'est pas un conte*, le chef-d'œuvre de Diderot peut-être, où il offre la sublime figure de mademoiselle de Lachaux immolée par Gardanne, en regard de celle d'un parfait amant tué par sa maîtresse. Mes deux nouvelles sont donc mises en pendant, comme deux jumeaux de sexe différent. C'est une fantaisie littéraire à laquelle on peut sacrifier une fois, surtout dans un ouvrage où l'on essaie de représenter toutes les formes qui servent de vêtement à la pensée. La plupart des disputes humaines viennent de ce qu'il existe à la fois des savants et des ignorants, constitués de manière à ne jamais voir qu'un seul côté des faits ou des idées ; et chacun de prétendre que la face qu'il a vue est la seule vraie, la seule bonne. Aussi le Livre Saint a-t-il jeté cette prophétique parole : *Dieu livra le monde aux discussions*. J'avoue que ce seul passage de l'Écriture devrait engager le Saint-Siège à vous donner le gouvernement des deux Chambres pour obéir à cette sentence commentée, en 1814, par l'ordonnance de Louis XVIII.

Que votre esprit, que la poésie qui est en vous protègent les deux épisodes des *Parents pauvres*.

De votre affectionné serviteur,

*De Balzac.*

Paris, août-septembre 1846.

Vers le milieu du mois de juillet de l'année 1838, une de ces voitures nouvellement mises en circulation sur les places de Paris et nommées des *milords*, cheminait, rue de l'Université, portant un gros homme de taille moyenne, en uniforme de capitaine de la garde nationale.

Dans le nombre de ces Parisiens accusés d'être si spirituels, il s'en trouve qui se croient infiniment mieux en uniforme que dans leurs habits ordinaires, et qui supposent chez les femmes des goûts assez dépravés pour imaginer qu'elles seront favorablement impressionnées à l'aspect d'un bonnet à poil et par le harnais militaire.

La physionomie de ce capitaine appartenant à la deuxième légion respirait un contentement de lui-même qui faisait resplendir son teint rougeaud et sa figure passablement joufflue. À cette auréole que la richesse acquise dans le commerce met au front des boutiquiers retirés, on devinait l'un des élus de Paris, au moins ancien adjoint de son arrondissement. Aussi, croyez que le ruban de la Légion d'honneur ne manquait pas sur la poitrine, crânement bombée à la prussienne.

Campé fièrement dans le coin du milord, cet homme décoré laissait errer son regard sur les passants qui souvent, à Paris, recueillent ainsi d'agréables sourires adressés à de beaux yeux absents.

Le milord arrêta dans la partie de la rue comprise entre la rue de Bellechasse et la rue de Bourgogne, à la porte d'une grande maison nouvellement bâtie sur une portion de la cour d'un vieil hôtel à jardin. On avait respecté l'hôtel qui demeurait dans sa forme primitive au fond de la cour diminuée de moitié.

À la manière seulement dont le capitaine accepta les services du cocher pour descendre du milord, on eût reconnu le quinquagénaire. Il y a des gestes dont la franche lourdeur a toute l'indiscrétion d'un acte de naissance.

Le capitaine remit son gant jaune à sa main droite, et, sans rien demander au concierge, se dirigea vers le perron du rez-de-chaussée de l'hôtel d'un air qui disait : « Elle est à moi ! »

Les portiers de Paris ont le coup d'œil savant, ils n'arrêtent point les gens décorés, vêtus de bleu, à démarche pesante; enfin ils connaissent les riches.

Ce rez-de-chaussée était occupé tout entier par monsieur le baron Hulot d'Ervy, commissaire ordonnateur sous la République, ancien intendant-général d'armée, et alors directeur d'une des plus importantes administrations du ministère de la Guerre, conseiller d'État, grand-officier de la Légion d'honneur, etc., etc.

Ce baron Hulot s'était nommé lui-même d'Ervy, lieu de sa naissance, pour se distinguer de son frère, le célèbre général Hulot, colonel des grenadiers de la garde impériale, que l'Empereur avait créé comte de Forzheim, après la campagne de 1809.

Le frère aîné, le comte, chargé de prendre soin de son frère cadet, l'avait, par prudence paternelle, placé dans l'administration militaire où, grâce à leurs doubles services, le baron obtint et mérita la faveur de Napoléon. Dès 1807, le baron Hulot était intendant-général des armées en Espagne.

Après avoir sonné, le capitaine bourgeois fit de grands efforts pour remettre en place son habit, qui s'était autant retroussé par derrière que par devant, poussé par l'action d'un ventre piriforme. Admis aussitôt qu'un domestique en livrée l'eut aperçu, cet homme important et imposant suivit le domestique, qui dit en ouvrant la porte du salon : — Monsieur Crevel !

En entendant ce nom, admirablement approprié à la tournure de celui qui le portait, une grande femme blonde, très bien conservée, parut avoir reçu comme une commotion électrique et se leva.

— Hortense, mon ange, va dans le jardin avec ta cousine Bette, dit-elle vivement à sa fille qui brodait à quelques pas d'elle.

Après avoir gracieusement salué le capitaine, mademoiselle Hortense Hulot sortit par une porte-fenêtre, en emmenant avec elle une vieille fille sèche qui paraissait plus âgée que la baronne, quoiqu'elle eût cinq ans de moins.

— Il s'agit de ton mariage, dit la cousine Bette à l'oreille de sa petite cousine Hortense sans paraître offensée de la façon dont la baronne s'y prenait pour les renvoyer, en la comptant pour presque rien.

La mise de cette cousine eût au besoin expliqué ce sans-gêne.

Cette vieille fille portait une robe de mérinos, couleur raisin de Corinthe, dont la coupe et les lisérés dataient de la Restauration, une collerette brodée qui pouvait valoir trois francs, un chapeau de paille cousue à coques de satin bleu bordées de paille comme on en voit aux revendeuses de la Halle. À l'aspect de souliers en peau de chèvre dont la façon annonçait un cordonnier du dernier ordre, un étranger aurait hésité à saluer la cousine Bette comme une parente de la maison, car elle ressemblait tout à fait à une couturière en journée. Néanmoins la vieille fille ne sortit pas sans faire un petit salut affec-

tueux à monsieur Crevel, auquel ce personnage répondit par un signe d'intelligence.

— Vous viendrez demain, n'est-ce pas, mademoiselle Fischer? dit-il.

— Vous n'avez pas de monde? demanda la cousine Bette.

— Mes enfants et vous, voilà tout, répliqua le visiteur.

— Bien, répondit-elle, comptez alors sur moi.

— Me voici, madame, à vos ordres, dit le capitaine de la milice bourgeoise en saluant de nouveau la baronne Hulot.

Et il jeta sur madame Hulot un regard comme Tartuffe en jette à Elmire, quand un acteur de province croit nécessaire de marquer les intentions de ce rôle, à Poitiers ou à Coutances.

— Si vous voulez me suivre par ici, monsieur, nous serons beaucoup mieux que dans ce salon pour causer d'affaires, dit madame Hulot en désignant une pièce voisine qui, dans l'ordonnance de l'appartement, formait un salon de jeu.

Cette pièce n'était séparée que par une légère cloison du boudoir dont la croisée donnait sur le jardin, et madame Hulot laissa monsieur Crevel seul pendant un moment, car elle jugea nécessaire de fermer la croisée et la porte du boudoir, afin que personne ne pût y venir écouter. Elle eut même la précaution de fermer également la porte-fenêtre du grand salon, en souriant à sa fille et à sa cousine qu'elle vit établies dans un vieux kiosque au fond du jardin. Elle revint en laissant ouverte la porte du salon de jeu, afin d'entendre ouvrir celle du grand salon, si quelqu'un y entrait.

En allant et venant ainsi, la baronne, n'étant observée par personne, laissait dire à sa physionomie toute sa pensée; et qui l'aurait vue, eût été presque épouvanté de son agitation. Mais en revenant de la porte d'entrée du grand salon au salon de jeu, sa figure se voila sous cette réserve impénétrable que toutes les femmes, même les plus franches, semblent avoir à commandement.

Pendant ces préparatifs au moins singuliers, le garde national examinait l'ameublement du salon où il se trouvait.

En voyant les rideaux de soie, anciennement rouges, déteints en violet par l'action du soleil, et limés sur les plis par un long usage, un tapis d'où les couleurs avaient disparu, des meubles dédorés et dont la soie marbrée de taches était usée par bandes, des expressions de dédain, de contentement et d'espérance se succédèrent naïvement sûr sa plate figure de commerçant parvenu. Il se regardait dans la glace, par-dessus une vieille pendule Empire, en se passant lui-même en revue, quand le froufrou de la robe de soie lui annonça la baronne. Et il se remit aussitôt en position.

Après s'être jetée sur un petit canapé, qui certes avait été fort beau vers 1809, la baronne indiquant à Crevel un fauteuil dont les bras étaient terminés par des têtes de sphinx bronzées dont la peinture s'en allait par écailles en laissant voir le bois par places, lui fit signe de s'asseoir.